

VALERY LARBAUD
MARCEL RAY

Correspondance

1899-1937

INTRODUCTION
ET NOTES
DE FRANÇOISE LIOURE

I
1899-1909

nrf

GALLIMARD

Soden 10/4/79 80,

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

La publication de cette correspondance est due à l'initiative de M^{lle} Rachel Gayman, secrétaire de Marcel Ray, qui a fait don au Fonds Larbaud de la Bibliothèque municipale de Vichy des lettres de Larbaud dont elle avait la garde après la mort de M. Ray. Les lettres de M. Ray étaient conservées au Fonds Larbaud. Le texte est donc établi à partir des manuscrits autographes, à l'exception toutefois d'une soixantaine de lettres de Larbaud, s'échelonnant de 1900 à 1911, dont ne nous est parvenue que la dactylographie.

Ces lettres avaient été confiées par M. Ray à son beau-frère Charles Eymar, de Montpellier. Ce dernier déposa à la Bibliothèque Universitaire de cette ville un « dossier Larbaud », avec la recommandation de ne pas en divulguer le contenu avant la disparition de certaines personnes de Montpellier concernées par ces papiers et la fin de la prescription attachée habituellement à ce genre d'interdiction. Il est vraisemblable que l'original de ces lettres dactylographiées se trouve dans ce dossier, conservé désormais dans un dépôt légal et qui ne sera ouvert qu'en 1987, mais nul n'en sait rien. Nul ne sait non plus quand et par qui a été faite cette dactylographie dont un exemplaire, copié par M. Buriot-Darsiles en 1942, a été déposé par lui au Musée Charles-Louis Philippe à Cérilly.

Quoi qu'il en soit, l'éditeur de cette correspondance se doit d'avertir le lecteur que la dactylographie défectueuse de ces lettres en rend le texte parfois incertain : un astérisque, placé à côté du numéro de ces lettres, permet de les distinguer.

De façon générale, les cartes postales échangées entre Larbaud et M. Ray ont été éliminées de cette édition. Seules sont publiées celles qui peuvent par leur contenu éclairer le sens et les allusions des lettres voisines ou préciser, à l'usage des chercheurs, les déplacements, les lieux de séjour, les adresses de Larbaud. Le choix peut

paraître arbitraire, mais il a toujours été soumis à la volonté de rendre plus complète la connaissance de la biographie de l'écrivain ou l'intelligence de certains détails de son œuvre ou de sa vie.

Les nombreuses expressions en langues étrangères que l'on trouve dans ces lettres n'ont pas été traduites. Cependant, lorsque cela était nécessaire à la compréhension de l'ensemble de la lettre, il en est donné en note une explication ou une traduction.

Quelques lettres de Larbaud ou de M. Ray sont entièrement rédigées en anglais; on en trouvera la transcription française à la suite du texte anglais. Ces traductions sont dues à M. Philippe Michelot, maître-assistant de littérature anglaise à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, qui a très aimablement accepté de se charger de ce travail.

Les références aux œuvres de Larbaud sont empruntées généralement à l'édition de la Pléiade (Gallimard, 1958), désignée dans l'annotation par le sigle *Pl.* Les initiales *O.C.* renvoient à l'édition des *Œuvres Complètes* de Larbaud (Gallimard, 10 tomes, 1951-1954). Les sigles : *Corr. L.-P. F.-V. L.* et *Corr. V. L.-G. J.-A.* désignent deux *Correspondances* de Larbaud déjà publiées : *Correspondance Léon-Paul Fargue-Valery Larbaud* et *Correspondance Valery Larbaud-G. Jean-Aubry* (Gallimard, 1971).

Cette publication n'aurait jamais été entreprise sans l'accord et le concours de M^{lle} Rachel Gayman et de la Municipalité de Vichy qui ont bien voulu me confier ce travail. La société d'Émulation du Bourbonnais m'a permis de reproduire quelques cartes postales de M. Ray qui sont sa propriété. Mais je dois beaucoup dans cette entreprise à Monique Kuntz, bibliothécaire de la ville de Vichy, qui, avec amitié et dévouement, m'a apporté une aide précieuse dans des recherches parfois difficiles, à mes collègues de Clermont ou d'autres universités, spécialistes de langues étrangères, qui ont toujours répondu à mes questions sans se lasser de mon importunité, à mon mari, qui m'a aidée de ses conseils et a effectué de longues tâches matérielles, m'épargnant ainsi beaucoup de peine et de temps.

Qu'ils soient tous ici très chaleureusement remerciés.

Françoise Lioure.

INTRODUCTION

Cette correspondance, la plus longue des correspondances de Larbaud, n'est pas un échange entre deux hommes de lettres. Marcel Ray est un inconnu en littérature, et si son nom est accolé à celui de Larbaud sur la couverture d'un livre, c'est grâce à sa qualité d'ami le plus ancien et le plus intime de l'écrivain. Mais justement, les liens du souvenir, de l'affection, du temps aussi (cette correspondance débute alors que Larbaud a 18 ans et se poursuit jusqu'à la fin de sa vie active), donnent à ce commerce épistolaire un caractère assez exceptionnel. On possède sur Larbaud peu de témoignages aussi suivis et aussi spontanés.

M. Ray était le fils du directeur de l'école Carnot de Vichy, l'école primaire supérieure dont le jeune Larbaud fut l'élève en 1889. Les deux jeunes gens firent vraiment connaissance dans l'été 1894, lors d'un séjour de M. Ray à Valbois sur l'invitation de M^{me} Larbaud. Si l'on en croit les confidences de M. Ray à Ch.-L. Philippe, il semble que les relations entre le garçon de 13 ans, intelligent mais enfant gâté par l'affection envahissante de deux femmes, et le lycéen de 16 ans, conscient de sa supériorité et déjà ouvert à des préoccupations intellectuelles, n'aient pas été, à cette époque, faciles. Mais M^{me} Larbaud, toujours soucieuse de surveiller son enfant, vit dans ce jeune homme sérieux, de trois ans plus âgé que Valery, à la fois un modèle et un mentor pour son fils. De fait, M. Ray jouera d'abord ce rôle. Ses premières lettres à Larbaud affectent un ton plus protecteur qu'amical et, lorsque Valery est interne à Paris, il accepte d'enquêter sur

sa conduite auprès des autorités du lycée et de faire le compte rendu de cette enquête à sa mère. Heureusement, s'il se sent obligé quelque temps à cette mission vis-à-vis de M^{me} Larbaud, rapidement ces rapports guindés avec Valery se transforment en sincère affection. C'est que, malgré les apparences, beaucoup d'affinités les rapprochent et leurs lettres le manifestent au cours des années.

Contrairement à Larbaud qui mènera ses études de façon un peu désinvolte et désordonnée, M. Ray conduit les débuts de sa carrière universitaire rapidement et rigoureusement et semble se plier avec docilité à la discipline scolaire. Brillant élève du lycée de Moulins, il va à Paris au lycée Louis-le-Grand pour y préparer le concours de l'École normale supérieure où il entre en 1899. En 1904, il est reçu second à l'agrégation d'allemand. Professeur d'abord au lycée de Montpellier, puis à l'Université de cette ville, il fait de fréquents séjours en Allemagne pour préparer une thèse d'État et achève une thèse secondaire sur Liliencron. En 1912, il s'oriente vers le journalisme, d'abord au Figaro, dont il était le correspondant à Vienne lors de la déclaration de la Première Guerre mondiale, puis au Petit Journal dont il dirigera la section de politique étrangère et coloniale. A ce moment, il est chargé d'enquêtes en Indochine, en Chine, au Japon et aux Indes néerlandaises, puis devient directeur politique de ce journal de 1928 à 1931. Parallèlement, il est membre du comité directeur de L'Europe Nouvelle, l'organisme qui, entre les deux guerres, soutient la politique de Briand en faveur d'une communauté européenne. Il entre dans le cabinet d'Édouard Herriot en 1932 et occupe le poste de directeur-adjoint du cabinet du ministre des Affaires étrangères, du 1^{er} juin au 14 décembre 1932. Il poursuit une carrière diplomatique jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, comme représentant de la France à la Commission du Danube de 1933 à 1935 comme ministre de France en Albanie en 1935, puis au Siam, en Indochine, aux Indes et en Afrique. Réfugié dans la clandestinité à Aix-en-Provence en juin 1940, il est recherché par la Gestapo et la police de Vichy, et réussit à passer en Algérie en décembre 1941. Là, pendant la durée de l'occupation allemande, il prend part à l'activité de résistance, collabore au journal Combat, et sera

désigné par le général de Gaulle à la direction des Affaires culturelles. Confirmé dans ses fonctions après la Libération, il deviendra Inspecteur général des Affaires culturelles. En 1946, il est appelé à la direction de l'Information en Autriche. Ce sera son dernier poste avant sa retraite et sa mort en 1951.

La route suivie par M. Ray, ses préoccupations sont, comme on le voit, aussi divergentes que possible de celles de Larbaud. Ne disposant pas d'une fortune personnelle, M. Ray — ses lettres le montrent abondamment — sera toute sa vie harcelé par des problèmes financiers et par l'obligation de gagner sa vie. Le journalisme l'entraîne dans des voyages lointains, mais ces séjours à l'étranger, dominés par les nécessités d'une enquête, les comptes rendus de séances diplomatiques hâtivement rédigés, cette existence dispersée à l'affût des intrigues et des bruits de couloirs, correspondent bien peu à la conception du voyage selon Larbaud et à la démarche de sa création littéraire. Enfin, tous les lecteurs de Larbaud savent à quel point celui-ci resta étranger à la vie politique de son temps, à laquelle M. Ray fut lié, et de façon générale à toute idéologie politique.

Mais les lettres de M. Ray manifestent clairement que cette carrière n'était pas au fond sa véritable vocation et qu'il avait su magnifiquement préserver, dans une existence souvent débordée de travail, les goûts et les dons qui le rapprochaient de Larbaud. Il ne fit jamais son métier universitaire avec joie, préférant la recherche à l'enseignement et se montrant plus curieux, dans ses séjours en Allemagne, des mouvements artistiques et littéraires contemporains, de la vie intellectuelle des grandes villes allemandes de cette époque, que des travaux précis exigés par la préparation de sa thèse. Ses lettres de lycéen à son aîné Charles-Louis Philippe le montrent déjà, non sans quelque affectation vis-à-vis d'un ami qui tente une carrière littéraire à Paris, dégoûté des cadres étroits des programmes scolaires et avide de s'initier aux courants nouveaux qui se manifestent dans la capitale. Cette curiosité lui permettra d'acquérir une vaste culture dans tous les domaines que tous ses amis ont célébrée, qui émerveille Larbaud lui-même pris en défaut parfois par sa science. Ce goût de la culture libre et d'un studieux loisir lui fera craindre la vie superficielle du journalisme, et la

lettre du 30 décembre 1912 dit ses hésitations avant de s'engager dans cette carrière. Mais il saura ménager dans ses activités assez de temps et de disponibilité d'esprit pour lire les revues qui paraissent, signaler à son correspondant un livre nouveau, et, dans ses fonctions de ministre en Albanie, on le verra relire et étudier Horace. « Homme de lettres paresseux », c'est ainsi qu'il définit son « vrai » métier dans la lettre du 26 juillet 1913. En effet, s'il n'est, mis à part ses travaux de journaliste, l'auteur que d'un seul ouvrage, une étude sur le dessinateur allemand George Grosz, ses amis avaient depuis longtemps reconnu en lui, au cours des conversations du groupe qui se réunissait autour de Philippe à l'île Saint-Louis ou à Carnetin, l'étoffe d'un grand critique littéraire. Dans Sans Remords ni Rancune, Francis Jourdain, qui se fait l'historien de la petite troupe, dresse un portrait sympathique et amusant de cet « homme de gai savoir » qui « avait lu tous les livres » et faisait excuser son érudition et la pertinence de ses jugements par une légendaire et comique maladresse. Larbaud ne donnera pas une autre image de son ami dans l'article qu'il lui consacre dans Vient de paraître en 1927 : « Au fond, il y avait en lui un oisif, écrit-il, et un délicat amateur de la paresse. Et toutes ses études n'étaient, en réalité, que les entreprises d'un oisif qui se laisse entraîner par sa curiosité et son désir... Pour lui, il s'agissait avant tout de connaître, de comprendre et d'aimer. » On voit dans cette correspondance Larbaud le presser à plusieurs reprises de collaborer régulièrement à des revues, invoquant en 1911, pour le décider, l'estime de Philippe disparu pour ses talents de critique. Les contributions de M. Ray à des revues littéraires furent épisodiques, mais, d'une plume efficace, originale et sensible, sans complaisance ni acrimonie, il sut parler d'un ton juste de Philippe, de Gide, de Giraudoux ou de Chopin, se battre pour défendre Claudel et présenter au public français les aspects les plus significatifs de l'univers intellectuel de l'Allemagne de cette époque. Mais ce paresseux ne se montrait sans doute jamais plus perspicace que dans une analyse directement inspirée par une lecture, hors de tout travail imposé. Pour cette raison, ses lettres à Larbaud contiennent peut-être ses meilleures pages de critique. Cette critique

spontanée, écrite sous le coup de l'indignation ou de l'admiration, est à coup sûr passionnée, mais n'exclut pas la sûreté de jugement. M. Ray y révèle aussi, mieux que dans ses articles, la souplesse de ses moyens d'approche : art de la formule, souvent brutale, mais qui donne le profil d'une œuvre, généralisations audacieuses mais fécondes, comme les belles envolées sur Gösta Berling dans une lettre de 1902, analyse discrète et subtile face à des œuvres comme *Fermina Marquez*, *Rachel Frutiger* ou *la Marie-Claire de Marguerite Audoux*. Mais c'est par *Barnabooth* qu'il est le plus « inspiré », ce livre par lequel il voit naître et s'affirmer la vocation littéraire de Larbaud, dont il sut découvrir avec pertinence la force et la nouveauté, sans négliger d'en souligner les limites.

Dilettante curieux et passionné, M. Ray incarne aux yeux de Larbaud, et lui inspire peut-être le type de l'« amateur » tel qu'il le concevait déjà au moment du premier *Barnabooth*. Entremetteur des lettres européennes, découvreur et initiateur, il se fait, comme Larbaud, le champion d'une critique militante.

Leur entente intellectuelle devait assez naturellement transformer en amitié une camaraderie que la sollicitude maternelle avait artificiellement suscitée.

L'échange de lettres entre Larbaud et M. Ray qui s'étend sur trente-six années permet de suivre l'évolution et d'apprécier la qualité de cette amitié. M. Ray joue donc le rôle de professeur de morale qui lui avait été tacitement assigné : il prodigue les conseils au candidat bachelier, ne ménage pas les remontrances au lycéen qui s'est mis dans un mauvais cas à Louis-le-Grand. Il se veut aussi guide intellectuel et ses premières lettres se signalent par leur pédantisme, leur tour affecté et trop recherché; M. Ray usera encore de ce ton plus tard, mais avec humour. De son côté, le jeune garçon en retard dans ses études, mais conscient de sa valeur, stimulé aussi par cette atmosphère d'excitation intellectuelle qu'il connaît auprès de M. Ray et de ses camarades lorsqu'il vit à Paris dans les années 1900, fait étalage de ses lectures et de son érudition. Cette forfanterie juvénile se manifeste par

des listes interminables de noms de poètes et écrivains étrangers (telle lettre de 1902 est redoutable pour l'éditeur à cet égard!), par l'affectation de dandysme et l'ostentation de luxe, par des jugements excessifs, par la vanité littéraire. Derrière cette façade cependant, se font jour déjà les signes d'un attachement plus profond. La formule finale des lettres passe rapidement de la cordiale poignée de mains encore distante aux plus intimes « amicalement » puis « affectueusement ». Les joies et les peines de l'existence sont pour l'un et l'autre l'occasion d'exprimer les liens qui les unissent. Traversant une crise de solitude après la mort de sa mère en 1907, M. Ray, alors à Dresde, se laisse aller à cet aveu révélateur : « J'ai vraiment besoin de causer avec vous... vous êtes avec Philippe et Groethuysen... l'un des trois amis dont le commerce est une excitation bienfaisante pour moi. Je n'en ai encore jamais trouvé un quatrième. Avec tout autre, j'ai le sentiment de n'être pas sur mon terrain, de n'être pas compris à demi-mot. » Très souvent hors de France et souffrant de cet exil, il exprimera bien des fois ce même besoin de rencontrer Larbaud et de s'entretenir avec lui. A son tour, lors des crises « d'humeur noire » causées par la maladie ou le découragement, dans le désarroi qui suit la mort de sa mère, Larbaud se tourne vers son ami avec le désir de le voir et de « causer » avec lui. Mais ils savent aussi partager les bonheurs : en 1908, quand M. Ray lui annonce ses fiançailles, Larbaud lui écrit un court billet enthousiaste et émouvant par l'exultation sincère qu'il traduit; et toute œuvre nouvelle de Larbaud est accueillie par la joie sans réticence de son correspondant.

Cette amitié d'ailleurs s'étend au cercle plus large des familiers de Philippe et, après la mort de celui-ci en 1909, apparaissent dans cette correspondance les noms de toute la « famille » avec les mêmes nuances d'intimité et d'affection. Il est alors question de l'aide matérielle et morale que Larbaud apporte à Marguerite Audoux pour la publication de Marie-Claire, du succès des expositions de Francis Jourdain, de la naissance des Cahiers d'aujourd'hui autour de George Besson et de Léon Werth, du « sauvetage » de Fargue, amicalement exhorté à publier ses poèmes. C'est aussi le moment où Larbaud entre en relations plus étroites avec Gide et, à

travers lui, avec le groupe de la N.R.F. Toute une part de la vie artistique et littéraire de l'époque est ainsi évoquée, mais au-delà de l'intérêt anecdotique de telles allusions, on est surtout sensible à la valeur des liens qui unissent des personnalités si diverses dans le souvenir de Philippe. Les lettres de 1910-1911 se font l'écho de l'élan collectif de dévouement suscité pour la sauvegarde de l'héritage littéraire et moral de l'écrivain bourbonnais et la publication de ses œuvres. Dans cette entreprise difficile, on peut mesurer la part efficace de Larbaud et de Ray, mais aussi apprécier une amitié dans laquelle chacun sait préserver son indépendance de jugement et de goût : les problèmes posés par l'édition de La Mère et l'Enfant en sont un témoignage.

Ainsi le ton général de cette correspondance est-il grave, même s'il n'exclut pas la bonne humeur et s'accommode de la confession explosive et d'une certaine verdeur de langage. Il est remarquable qu'au cours d'une si longue intimité, Ray et Larbaud maintiendront entre eux le vouvoiement, signe de respect et d'estime dans l'affection. On ne trouve pas ici l'allure très libre des lettres échangées entre Larbaud et Fargue. Malgré la fraternité authentique qui unit les deux Potassons, Larbaud semble, avec Fargue, être entraîné malgré lui dans une complicité de fantaisie et d'excentricité qui le séduisent, mais répugnent au fond à sa nature réservée; il le laissera entendre en 1924 dans une lettre à Ray où, évoquant les difficultés du Poète avec la direction de Commerce, il se plaint de son « débraillé ». Entre Ray et Larbaud se manifeste une amitié réfléchie et solidement fondée. Chez le premier s'exprime une admiration croissante pour les qualités d'esprit et de cœur de son ami, la joie aussi de voir s'épanouir un talent littéraire qu'il a vu naître et encouragé —, d'autant plus grande qu'il garde peut-être le regret de ne pas l'avoir réalisé en lui-même. Pour Larbaud, la fréquentation de Ray est un stimulant intellectuel, mais elle lui offre aussi la certitude d'un appui dont il aura toujours besoin. C'est pourquoi ces lettres sont celles où il se livre avec le plus d'abandon : elles constituent ainsi le témoignage le plus précieux sur sa personnalité morale et littéraire.

L'intérêt essentiel de cette correspondance est de nous offrir les seules confidences faites par le jeune Larbaud. Entre 18 et 25 ans, il n'a entretenu avec personne un échange aussi suivi et aussi sincère. Les quelques lettres qu'il adresse à sa mère ou à sa tante ou à d'autres amis comme Jean-José Frappa ne peuvent guère nous éclairer vraiment sur ses sentiments : la personnalité des correspondants qui représentent soit l'autorité, soit une présence trop proche de la famille, entrave la spontanéité du jeune homme. Avec Ray, mis en confiance par la compréhension qui l'accueille, il se sent vite très libre, et les longues lettres qu'il lui écrit entre 1900 et 1907 ont souvent la valeur d'un journal intime. On peut penser que le Larbaud solitaire et silencieux dans la vie, qui adopte le plus souvent une attitude de repli et de docilité, a trouvé un moyen, au-delà de l'affectation qui caractérise cette période de sa correspondance, d'exprimer ce qui lui tenait à cœur. La brutalité et même la violence de certaines lettres sont peut-être la revanche de la timidité.

Larbaud y dit en effet, de façon directe, l'impatience de la situation qui lui est faite. Il supporte mal sa condition de riche héritier d'une famille bourgeoise et les contraintes du milieu dans lequel il est né. Il n'y voit que médiocrité et mesquinerie qui se traduisent par le conformisme moral, politique et social. Cette révolte se cristallise dans sa haine pour Vichy où il se trouve, à son gré, tenu de résider trop souvent. Il se plaint dans ses lettres d'être obligé de fréquenter une société qui n'a rien de commun avec lui, du snobisme faussement cosmopolite de la ville d'eaux, du poids de l'opinion : Vichy est pour lui l'exil dans un « enfer de fange froide et d'eau pourrissante ». C'est de ces premières expériences dans sa ville natale que naît son horreur de l'esprit provincial, incarnation de toute étroitesse et de toute sclérose. Cette aversion s'étend d'ailleurs partout où Larbaud peut reconnaître les signes de ce qu'il déteste. Ainsi s'expliquent ses diatribes contre l'Angleterre, qui surprennent quand on sait qu'elle sera son refuge et sa terre d'élection, « petit pays » par sa vanité insulaire et sa rigidité morale, et ses attaques contre les politiciens de l'époque qui sont les élus de son milieu.

C'est alors que s'expriment les seules prises de position

politiques de Larbaud qui se manifestent souvent à travers des prédilections littéraires : passion pour Whitman et son amour du peuple, curiosité pour les écrivains de la Nouvelle-Angleterre qui participent de près ou de loin à l'entreprise de communauté sociale d'Emerson, et de façon générale, intérêt pour les dissidents de la littérature et de la société. L'horreur du nationalisme, la sympathie pour certaines formes d'idées socialistes s'accompagnent même d'une affirmation tapageuse à propos de H.-D. Thoreau dans une lettre de 1902 : « Tous les hommes sont égaux en intelligence et par conséquent ont également droit à la satisfaction de tous leurs appétits. »

Mais il apparaît bien vite que ces déclarations procèdent plus d'une volonté d'opposition que de convictions solides et durables. En effet elles n'excluent ni les contradictions, ni les reniements : Larbaud se proclamera aussi monarchiste, et en 1913, dans une lettre où il exprime ses réticences devant un article anti-militariste et internationaliste de Marcel Sembat paru dans les Cahiers d'aujourd'hui, il reviendra sur ses propres attitudes de jeunesse et les jugera puérides. On peut penser qu'à l'occasion de mises au point sur le socialisme de Philippe dans sa conférence de Moulins en 1911 et sur celui de Whitman dans la préface qu'il rédige pour les Œuvres choisies du poète américain parues en 1918, il règle ses comptes aussi avec ses idées de jeunesse. Ce qui restera de ces explosions provocantes, c'est un désintéret presque total pour la vie politique de son temps et le refus de toute littérature « engagée ». On ne trouvera pas dans la vie de Larbaud de tentation semblable à celle qui mènera Gide où l'on sait, ni même dans son œuvre, de « regards sur le monde actuel » comme chez un Valéry. Et si, par amitié, dans des lettres plus tardives, il s'initie aux intrigues parlementaires qui déterminent la carrière de M. Ray, ce ne sera jamais que de loin. Leur intimité s'entretient sur un autre plan.

Ces confidences, qui restent un témoignage direct, unique sur cette époque de sa vie, permettent de découvrir l'origine de traits permanents de sa pensée et de son caractère.

De son cosmopolitisme d'abord. A la lecture de ces lettres, la légende de Larbaud-Barnabooth, habitué des trains de

luxe, collectionneur de paysages et d'impressions exotiques, ne tient plus. D'une part, Larbaud ne voyage pas autant qu'il le veut, souvent, aussi curieux que cela paraisse, par manque d'argent; d'autre part, ses voyages ne sont pas simple fantaisie cédant à la mode du temps, ils sont plus gravement fondés. Chez lui, l'appétit d'évasion et l'intérêt pour la vie et le mouvement des grandes capitales procèdent de sa répugnance contre la petitesse de l'esprit provincial. Les limites qui lui sont imposées lui inspirent le goût de l'aventure et de l'universalité qu'il satisfait en faisant de chaque pays où il séjourne sa patrie; plus précisément en abolissant l'idée de patrie pour se sentir partout chez lui. Ainsi est-il rarement de passage, il s'installe : en 1903, il se dit Tarentin à Tarente; en 1909, il cherche à pénétrer le « cœur de l'Angleterre » et adopte l'Espagne pendant la Première Guerre mondiale.

L'horreur de l'étroitesse et de la sclérose qu'on voit naître par réaction dans ses lettres de jeunesse détermine des attitudes intellectuelles et morales qui s'affirmeront au long de son existence. Toute une œuvre de Larbaud, Allen, œuvre elle-même « déconcertée » selon le rythme d'un voyage et les caprices d'une conversation, sortira de cette tentative pour supprimer les frontières par l'idée d'une fédération des États-Unis d'Europe à l'intérieur de laquelle la province, délivrée de ses petites gens et régénérée, sera rendue à sa juste place. Mais aussi, cette volonté d'internationalisme s'impose très tôt dans son activité littéraire par une action militante en faveur des échanges entre les peuples au moyen du travail critique et de la traduction. Cette part si importante de son œuvre a ses racines dans la curiosité intellectuelle, revanche contre toute limitation, et prend à ses yeux le caractère sacré d'une mission d'universalité.

De cette source procèdent dans sa vie personnelle le goût du refuge et de la solitude, à l'étranger ou dans sa Thébaïde, la passion de l'étude qui sont autant de fuites devant un monde qu'il refuse. Enfin, par impatience contre la vanité satisfaite des bourgeois, Larbaud préservera toujours en lui l'inquiétude qui se manifeste dans son caractère par le doute de soi-même, la recherche de la perfection (d'où ce besoin de solliciter le jugement d'autrui sur ses œuvres), la joie devant l'approbation sincère mais la peur de toute « réclame » qui

VALERY LARBAUD — MARCEL RAY

Correspondance I

1899-1909

Cette correspondance, la plus longue des correspondances de Larbaud, n'est pas un échange entre deux hommes de lettres. Marcel Ray est un inconnu en littérature, et si son nom est accolé à celui de Larbaud sur la couverture d'un livre, c'est grâce à sa qualité d'ami le plus ancien et le plus intime de l'écrivain. Mais justement, les liens du souvenir, de l'affection, du temps aussi (cette correspondance débute alors que Larbaud a dix-huit ans et se poursuit jusqu'à la fin de sa vie active), donnent à ce commerce épistolaire un caractère assez exceptionnel. On possède sur Larbaud peu de témoignages aussi suivis et aussi spontanés.

Dans ces lettres, deux hommes fous de littérature, sensibles à tous les nouveaux courants de pensée, attentifs à tout ce qui s'écrit en France, mais aussi en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Amérique du Sud, parlent avec tellement de chaleur de ce qu'ils aiment et de ce qu'ils se font découvrir l'un à l'autre que le lecteur ne peut qu'être gagné par leur passion.

Il y a aussi, à travers toutes ces années, leur vie qui court comme un roman. Marcel Ray, avec ses difficultés matérielles, ses problèmes de carrière, ses postes à l'étranger, Larbaud avec sa vocation littéraire, son goût de l'errance, ses problèmes avec sa redoutable mère. Comme un fil qui se casse, la correspondance cesse brusquement le jour où la maladie condamne pour toujours l'écrivain au silence.

nrf

